Les Beaux Arts

LES COLLECTIONS DU PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LILLE

Comment furent assemblés les tableaux du Musée de Peinture

Pendant la gestion de Edouard Reynart

— II —

Nous avons laissé l'histoire des collections du Musée de Peinture de Lille. (Réveil du Nord, du 27 avril 41) au moment où le conservateur Bonnier de Layens se retirait.

Bonnier de Layens cédait cette place de confiance à *Edouard Raynart*, qui, depuis quelques années était conservateur adjoint. Le choix était heureux, car Reynart, qui était par surcroît « un homme du monde, de grande prestance, sachant se présenter partout, ne reculant devant aucune démarche, tant auprès du gouvernement que des particuliers — dit Jules Lenglart dans une notice, — était en outre un véritable artiste et connaisseur ».

Edouard Raynart enrichit le Musée de Peinture de la ville de Lille de façon considérable. C'est à lui que l'on doit l'entrée dans nos collections d'œuvres comme « *La fête antique* » de Corot, « *La Dame aux chiens* », de Carolus Duran, du portrait de *Raynart*, par le même artiste, et de bien d'autres chefs-d'œuvres

Le Musée de l'Hôtel de Ville

Reynart collabora activement au transférement et à l'aménagement de nos collections, en 1848, de la salle des Récollets à l'étage supérieur de l'ancien Hôtel de Ville de la Place Rihour, où elles restèrent jusque 1890, date de l'inauguration de l'actuel Palais des Beaux-Arts. Les nouvelles salles de l'Hôtel de Ville avaient été aménagées par l'architecte-peintre Benvignat. Elles donnèrent toute satisfaction jusqu'à l'époque de 1888, où elles devinrent trop exiguës pour loger nos œuvres d'art, ce qui nécessita la construction du « Palais des Beaux-Arts » actuel.

En fin 1848, le Musée était à peine installé à l'Hôtel de Ville, occupant quatre salles, que survinrent en don de l'Etat, de grandes copies d'œuvres de Raphaël, de Véronèse, du Titien, parfaites de reproduction. Ce sont ces copies qui, n'ayant pu être transportées, faute de place, dans le nouveau Palais des Beaux-Arts, en 1890, furent brûlées en 1916, lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville. Cette perte est grande au point de vue enseignement pictural. En 1860, trois autres salles étaient ouvertes à l'Hôtel de Ville, et une quatrième en 1880.

La « MÉDÉE » de E. Delacroix, qui entra au Musée de Peinture en 1838.
(Doc. Archives.)

Toutes ces installations, réalisées de façon parfaite, prouvèrent que la ville de Lille possédait en M. Reynart un grand conservateur, connaissant à fond la technique de sa fonction.

Un des plus grands mérites de cet homme de valeur aura été, soulignons-le, l'acquisition de deux médaillons décoratifs de Paul Véronèse, nous avons nommé « *L'Eloquence* » et « *La Science* », œuvres de qualite rare, tant au point de vue expressif, qu'harmonie complète des tonalités. Ces deux toiles, tout comme « *Le Martyre de Saint-Georges* », du même peintre, figurent parmi les plus belles choses de notre Musée de peinture.

Reynart se signala encore à l'attention de la Municipalité lilloise, par de nombreux achats ou dons sollicités de l'Etat, ou de particuliers. C'est grâce à lui que nous possédons des œuvres de choix comme le « *Bélisaire mendiant* », de David, acheté en 1863, « *La Forêt* », page magistrale de Troyon, « *Une après-midi à Ornans* », de Courbet, ce tableau de délicieuse intimité, donné par le Gouvernement en 1849, et un paysage de Honfleur du même peintre (N° 201), puis, la « *Prédiction dans une chapelle de la Laponie suédoise* », grande toile à l'aspect grave et recueilli, de J. Hockert, entrée en notre Musée, par don, en 1857, deux ans après son exécution à Paris, la fameuse « *Bataille de Honschoote* », de Jules Dupré et Eug. Lami, qui est à la fois un véritable document historique par son exactitude et une belle œuvre d'art ou Dupré évoque à merveille la vaste plaine de Flandre et son ciel où dévalent les nuées en course éperdue. Le tableau est, en outre, plein de mouvement et de réelle expression. De cette époque encore date l'entrée au musée de peinture de « *L'enterrement d'une Vestale* », de Paul Baudry, tableau de si agréable et noble esthétique, de charme infini en sa note classique qui, après avoir été exposé au Musée de Luxembourg en 1857, fut donné à la ville de Lille en 1859.

Grâce à Reynart encore, notre musée s'enrichit en 1866 des œuvres suivantes, que l'on prend toujours plaisir à contempler : « *La Plantation d'un Calvaire à Courrières* », de Jules Breton, qui rend si bien l'aspect de la vie religieuse de nos campagnes du pays minier à cette époque, « *Les Bords de l'Oise* », paysage magistral de Daubigny, que l'on copia bien souvent, « *La Naissance de Vénus* », peinture classique d'Amaury Duval qui, après avoir été encensée immodérément, puis décriée injustement, acquiert de nos jours sa place méritée : celle d'une bonne œuvre moyenne, de solide facture, de qui l'on peut tirer enseignement. Ces trois dernières œuvres furent achetées avec le bénéfice d'une exposition de peintres qu'avait organisé Reynart.

En même temps, « *L'Assassiné* », le grand tableau de Carolus Duran, d'un excellent réalisme, et si bien harmonisé comme tenue des valeurs, page vivante et émouvante, nous était donné par le Gouvernement. On sait que *Carolus Duran* était né à Lille en 1837. Reynart put obtenir du peintre, l'esquisse savoureuse, jaillie comme d'un seul jet, de ce beau tableau.

C'est encore à cet excellent conservateur que l'on doit le premier catalogue du Musée de Peinture, avec le fac-similé des signatures et marques diverses. La première édition en fut tirée en 1850, les autres en 1856, 62 et enfin en 1875. Celui-ci faisait état de 759 numéros. Il fut complété par deux suppléments de M. Auguste Herlin, en 1881 et 1884, puis par d'autres.

La guerre de 1870-1871

La guerre de 1870-71 épargna Lille et notre région. Mais, dans l'incertitude des événements, Edouard Reynart ne s'en préoccupa pas moins de mettre en sûreté, à l'abri d'un incendie provoqué par un siège et un bombardement toujours possibles, les œuvres d'art qui lui étaient confiées. Il voulut que les œuvres d'art fussent envoyées en Belgique, et d'autres abritées dans la crypte de la Cathédrale de la Treille de Lille, déjà construite à cette époque, et écrivit dans ce sens à la municipalité d'alors.

Aucune décision n'intervient. Fort heureusement, l'armistice arriva à temps pour épargner à Lille un siège qui n'eut pas manqué d'être désastreux pour nos collections entassées dans l'Hôtel de Ville aux étages supérieurs. « Mais — dit l'historien Jules Lenglart — le pauvre conservateur avait passé bien des nuits sans sommeil et on vit blanchir ses cheveux. »

— Nous continuerons prochainement l'histoire de la formation de notre musée de peinture.

(A suivre) V. B.

« L'ÉLOQUENCE », de Veronèse. Ce splendide médaillon décoratif entra au Musée de Lille en 1859.

La vie drôle et mots d'artistes

❖ ❖ ❖

Une prude disait devant Déjazet, avec un ton visant à la personnalité :

— Moi, je tiens à ma réputation.

— Mon Dieu, ma chère, répliqua Déjazet, vous vous attachez toujours à des petitesses.

❖ ❖ ❖

Déjazet avait eu, dès sa jeunesse, un nombre respectable d'amants.

— A votre place, lui dit une camarade, j'aurais déjà fait fortune.

— C'est, dit Déjazet, que du plaisir, vous auriez fait un vice.

❖ ❖ ❖

— Vous paraissez toujours gaie, disait quelqu'un, devant la Déjazet vieillissante.

— C'est, répondit-elle, parce que j'ai le bon esprit d'être triste chez moi.

❖ ❖ ❖

— La femme à la mode, dit un jour Déjazet, est celle qui vit de faux besoins.

❖ ❖ ❖

— Entre vous et le public, il y a sympathie, lui disait quelqu'un.

— Oui, répondit Déjazet. Mais c'est moi qui fais les avances.

❖ ❖ ❖

Un soir, comme un ami la regardait de près, la Déjazet lui dit :

— Vous regardez ces deux rides que j'ai au coin des joues, et vous croyez que c'est de la vieillesse ? Eh bien, non ! c'est d'avoir trop ri !

❖ ❖ ❖

Déjazet reçut un jour d'un prince du sang un billet ainsi conçu :

— « Où ? Quand ? Combien ? »

Elle répondit sur le même papier :

— « Où vous voudrez. Quand vous voudrez. Pour rien. »

❖ ❖ ❖

Augustine Brohan, célèbre artiste de la Comédie-Française, très connue à Lille, comme la Déjazet, appelait une femme sotte et potinière : « Une cruche qui fuit ».

LE CINÉMA

Le "Juif Suss"

Le « Juif Suss » !... Qu'est-ce que le « Juif Suss » !... Tout simplement un film remarquablement conçu qui a été donné à Bruxelles et passera dans notre région du Nord à partir du 16 mai.

Il ne s'agit pas de l'histoire d'un être fictif, imaginaire.

Non !... le Juif Suss a réellement existé. C'était bel et bien un financier wurtembergeois, né à Heidelberg en 1692, condamné à mort pour crime contre l'Etat et pendu à Suttgart le 4 février 1738.

Gaillard peu intéressant, comme on voit, et qui s'apparente en droite ligne au fameux juif anglais

Heinrich-George dans le rôle du Duc Charles-Alexandre de Wurtemberg
(Photo Belgapress)

Law, auteur du système de ce nom qui ruina la France au début du règne de Louis XV, sous le Régent, ce qui fit dire plus tard au Roi de France, devenu majeur : « La plaie des Etats, ce sont les financiers juifs ». Hélas !... la chose n'a guère changé.

Le Juif Suss s'avère au cinéma ce qu'il était en réalité.

Corrupteur, proxénète, prévaricateur, semant partout l'impureté, renouvelant les jeux du plus subtil machiavélisme, il entraînera dans la ronde infernale du vice son protecteur, le duc Charles-Alexandre de Wurtemberg, qui, n'ayant plus rien à lui refuser, lui confiera la direction de la Monnaie, puis le mettra à la tête du ministère des Finances. Mais il est encore des cœurs purs : la révolte gronde et quand le duc Charles-Alexandre meurt, la bienfaisante, la salutaire réaction met un terme aux agissements du sinistre Suss. Celui-ci, le 4 février 1738, devant le peuple délivré des basses servitudes, sera pendu, plus haut que ses victimes, dans l'étroite cage hissée au milieu de la place publique, à quelque vingt mètres au-dessus du sol.

— Le metteur en scène du « Juif Suss » au cinéma, M. Veit Harlan, s'est véritablement surpassé. Avec un technique portant la marque d'un art de la vision très artistique, très plastique, il a vraiment réalisé de « l'Histoire » exacte. Et ces deux choses devaient être signalées.

Pour vos Maux D'ESTOMAC

BRÛLURES
AIGREURS
GASTRITES
DYSPEPSIE

POUDRES de COCK

Comprimés ou cachets : Fr. 12.50
11.238

ANNONCES LÉGALES

L'UNION CONFECTION

Société Anonyme
Coopérative Ouvrière de Production à Capital et Personnel variables
Siège social :
12, rue de la Vignette, LILLE

Les sociétaires sont convoqués en Assemblée Générale Ordinaire, le Mardi 27 mai 1941, à 17 h. 30, au Siège social, 12, rue de la Vignette à Lille.

ORDRE DU JOUR :

1. — Constatation du nombre des présents ;
2 — Lecture du procès-verbal de la dernière assemblée ;
3 — Rapport du Conseil d'Administration ;
4. — Rapport des Commissaires des Comptes ;
5 — Approbation des comptes de l'exercice 1939-40 ;
6 — Election de deux administrateurs ;
7 — Election de deux commissaires aux comptes ;
8 — Questions diverses.

A l'issue de l'Assemblée Générale Ordinaire, une Assemblée Générale Extraordinaire se tiendra.

ORDRE DU JOUR :

Modifications des articles 23, 26, 30 des statuts de la Société pour les mettre en harmonie avec les prescriptions de la loi du 16 novembre 1940 et de l'article 44.

Le texte imprimé de la résolution qui sera soumise à l'assemblée est à la disposition de chaque porteur de parts au siège.

Le Président-Directeur :
Louis LEROY
13.145

La Garantie Commerciale

Achats - Ventes - Cessions - Gérances
8 bis, Parvis Saint-Maurice, LILLE

DEUXIÈME INSERTION

Suivant acte S.S.P. en date à LILLE du 22 Avril 1941, enregistré à LILLE, le 25 AVRIL 1941, Folio 58, Case 12, Monsieur et Madame DEWAEST-PICAVET, commerçants, demeurant à LILLE, 330 rue Nationale, ont vendu à Madame Simone SECQ, épouse de Monsieur Aron ROTLEWI, demeurant 38, rue Jacquemars-Giélée, à LILLE, le fonds de commerce de CAFÉ-RESTAURANT exploité à LILLE, 330, rue Nationale

B. O. V. C. du 7 mai 1941

Les oppositions seront reçues à la GARANTIE COMMERCIALE dans les 20 jours de la présente insertion

10.405 Pour deuxième insertion.

CESSION. — DEUXIÈME AVIS

D'un acte s.s.p., enregistré à LILLE, le 29 avril 1941, F° 59, C° 8, aux droits de 2 795 fr. 90, il appert que M. et Mme CUISINIER-DAISE, ont cédé leur CAFÉ, sis 371, Bd Victor-Hugo, à LILLE, à M. et Mme LELEU-BARENNE, 15, rue Auguste-Bonte, à LILLE.

B. O. V. C. du 10 mai 1941.

Les oppositions, s'il y a lieu, seront reçues dans les 20 jours de la présente publication, au CABINET BEAUDOUIN-DELVALLE, 168, rue Nationale à LILLE. 1215

La Garantie Commerciale

Achats - Ventes - Cessions - Gérances
8 bis, Parvis Saint-Maurice, LILLE

DEUXIÈME INSERTION

Suivant acte S.S.P en date à LILLE du 25 AVRIL 1941, enregistré à LILLE, le 28 AVRIL 1941, Folio 59, Case 3, Monsieur et Madame WAGEBART-VANDENDAELE, commerçants, demeurant à LILLE, 201, rue Gambetta, ont vendu à Monsieur et Madame MUNIER-DEVOS, demeurant 2, rue Jules Guesde, à COUDEKERQUE-BRANCHE le fonds de commerce de CAFÉ avec chambres meublées qu'ils exploitent à LILLE, 201, rue Gambetta.

B. O. V. C. du 7 mai 1941.

Les oppositions seront reçues à la GARANTIE COMMERCIALE dans les 20 jours de la présente insertion

10.406 Pour deuxième insertion.

VENTES

Etude de Me LAMBLAIN
Notaire à Douriers (Nord)

DOURLERS VENTE MOBILIÈRE

Le lundi 19 mai 1941, à 11 h., à la requête des ayants droit de M. PÉPIN, 1 cheval ; 3 vaches vêlées ; 1 génisse de 3 ans pleine ; 1 veau d'un an ; Matériel de ferme ; Mobilier de maison. Voir affiches — AU COMPTANT.
1.243

VENTES, ACHATS ET LOCATIONS D'IMMEUBLES

Etude de Me André DELCOURT, Docteur en droit, Notaire à St-Amand-les-Eaux, 23-25, rue de Tournai.

1. — Bonne maison à vendre à Raismes, 14, Grand Place. Rapport: 1.800 fr. net d'impôts. Prix : 35.000 francs.

2. — Jolie petite villa à louer à Lecelles, avec jardin 900 m2, 31, rue de Chorette, libre immédiatement.

S'adresser à l'étude 1.246

Les douleurs ne partent pas toutes seules

Rhumatismes, maux de reins, goutte, sciatique, névralgies, etc..., loin de partir d'eux-mêmes, récidivent et s'aggravent. Pour apaiser les douleurs, arrêter l'évolution du mal, prenez matin et soir un cachet de Gandol. Ce traitement régulièrement suivi, vous apportera calme et bien-être et votre état s'améliorera rapidement, car le Gandol « freine » la surproduction d'acide urique, s'attaquant ainsi à la cause même du mal. Ttes Phies, 14 fr. 60.
11246

H9
11.235

OFFRES D'EMPLOIS

PEINTRES

en Charpente ou Appartements sont demandés

S'adr. : 3, rue Tholosé, Valenciennes
13140

ENSEIGNEMENT

Académie de Coupe DUNKEL

r. Nationale 179, LILLE T 705-31. Ses cours Coupe, Couture, Mode, Fleurs, Cours particuliers de 2 h. à 4 heures

Ecoles : Lens, Bruay, Carvin.

Plissage : 17, r. Curé-St-Etienne, LILLE
5200

DIVERS

LINGERIE

INDÉMAILLABLE

bien coupée, bien finie, bien présentée, modèles riches Vente exclusive aux bonnetiers : Marcel DOMINE, 10, Cité d'Antin, PARIS (9e). Métro : Chaussée d'Antin. — Tél. : Trinité 08-23
11460

Machines-outils, métaux, bois, moteurs. Achat et vente. Grand stock. RENARD, 9, rue Coutant, Ivry-Seine.
11.450

ACHETEUR

TOUT MATERIEL INDUSTRIEL MACHINES A BOIS OU A MÉTAUX ATELIERS ET USINES COMPLETES

DE JUMNÉ et Cie

83, Bd Montesquieu, Roubaix. T. 350.45
504

TRADUCTIONS ou INTERPRÈTE demi-journée. Ecrire L. C. Réveil, Valenciennes.
3.516

Une très petite PRISE ODOPHILE guérit un fort mal de tête et dégage e cerveau la boîte 6 francs

Ttes Pharmacies à défaut. Laboratoires des Produits PICOT, Calais
1070

M. BOUSQUET, bijoutier
VEND TOUS BIJOUX OR NEUFS
42, rue de la Vigne, Roubaix
602

MACHINES A TRICOTER

ACCESSOIRES PIÈCES DÉTACHÉES AIGUILLES pour TOUTES MARQUES

J. DE POERCK

72 Boulevard de la Liberté - LILLE
Téléphone 717.32
12138

Recherche CHAUSSURES USAGEES, ARTHUR, 39, rnue d'Arcole, LILLE
33.890

SUPPRIMEZ CE MAL DE DOS !

Mal de dos, lumbago, rhumatismes, perte d'énergie, urines brûlantes, trop abondantes ou trop rares, vous obligeant à vous lever la nuit, signifient faiblesse des reins dont les millions de petits filtres n'éliminent plus les poisons et acides. Les PILULES FOSTER remettront et maintiendront vos reins en état ; elles vous libéreront de vos douleurs en en éliminant la cause.

Exigez les PILULES FOSTER
11.224

Etude de Me André DELCOURT, Docteur et droit, Notaire à S-Amand-les-Eaux, 23-25, rue de Tournai.

RECHERCHE D'HÉRITIERS

FAMILLE LOQUENEUX

Les descendants de M. André LOQUENEUX, marinier, de Nivelle (Nd) sont recherchés pour recueillir la petite succession de Mlle Zélia LOQUENEUX, leur cousine. Ecrire avec renseignements d'état civil à l'étude de Me DELCOURT.
1.241

SUIS ACHETEUR TOUS

SUCCÉDANÉS DE CAFÉ

Faire offres E. G RENOULT, 8, rue R Pruvost. LENS.
3.121

EST RECHERCHÉE MACHINE

SURJETEUSE - RASEUSE

Ecrire N.A.B.E. au Réveil.
13136

HOMME Avant de te marier, lis : LA FEMME ET L'AMOUR par le Docteur Grémillon 1 vol c. mandat, timb remb : 12 fr. Edition MARCIREAU, case 55, Poitiers.
11.288

RECHERCHE :

MACHINES - OUTILS, MOTEURS ELECTRIQUES, de toutes puissances, MATERIEL INDUSTRIEL et TRAVAUX PUBLICS - Ets H. WATREMEZ, 40, rue André, CAUDRY (Nord)
10.140

RECHERCHE MOBILIER CAFÉ

Brasserie de Lambres-lez-Douai
13.143

FAIENCES et VERRERIES

MAYER, à Lille

29, RUE DE LA CLEF 29
Retenez bien le Numéro
Choix varié SALOIRS en grès véritable, formes à pâté, VERRERIES de café
Magasin ouvert de 14 à 18 heures
13.100

EXOTIC

106, rue du Marché, 106, LILLE
TOUT POUR L'AQUARIUM
Ouv chaque jour et dimanche matin
5069

Radio-Service TELEFUNKEN

Dépannage rapide, postes ttes marques
2, rue Ed.-Delesalle, 2 - LILLE
1818

TIMBRES-POSTE

VOUS POUVEZ VENDRE LOTS et Collections de Timbres-Poste EN TOUTE CONFIANCE et aux plus hauts prix

22, Rue Royale, à LILLE

LA MAISON EXISTE DEPUIS 50 ANS
1829

RESTRICTIONS !!

Le manque de MINÉRAUX provenant des RESTRICTIONS ALIMENTAIRES, a des conséquences terribles chez les ENFANTS, au moment de la constitution du squelette, chez les FUTURES MAMANS, les NOURRICES, les ADOLESCENTS pendant la formation, les AFFAIBLIS, les NERVEUX, les REFROIDIS, les VIEILLARDS.

La MINÉROLASE du Docte DUPEYROUX, Sirop de croissance, de Réparation et de Dépuration, vous permettra de résister victorieusement à ce appauvrissement minéral. Toutes Pharmacies et 5, rue du D-Lanceraux, PARIS.
11.266

Comment soigner les hémorroïdes

Les élancements, les démangeaisons, les brûlures dont souffrent les hémorroïdaires, sont merveilleusement calmés par les Gouttes Floride, le grand spécifique végétal des troubles de la circulation. Grâce à ces gouttes bienfaisantes, le sang circule mieux, les veines tonifiées ne se rompent plus sous la pression sanguine, provoquant d'affaiblissantes hémorragies. Progressivement, les bourrelets hémorroïdaires diminuent de volume cessent d'être douloureux et finalement disparaissent. Gouttes Floride. Ttes Phies, 12 fr. 25 le flacon.
11248

Recherche Mécanicien-Dentiste

ayant sérieuses références
Si pas bon premier, s'abstenir
Prendre adresse au « Réveil »
3.122

RENSEIGNEMENTS POUR FAMILLES DISPERSÉES

Pourrait-on donner des renseignements sur le

Soldat MENET Charles

du 84e R. I., 5e Compagnie, S. P. 318, dont on est sans nouvelles depuis le 16 mai. Vu pour la dernière fois à Dimechaux près d'Avesnelles. Ecrire à sa belle-sœur : Madame MENET-PRUVOST, digue du Canal, à Landrecies.
8.133

DETTES

Monsieur WALKOWIAK Stanislas, demeurant à Lille, 90, rue Pierre Legrand, informe le public qu'à partir de ce jour il ne reconnaîtra plus les dettes que pourrait contracter sa femme, née SCHAMETZKI Hélène, de nationalité polonaise
33.886

Imprimerie du Réveil du Nord
186 rue de Paris Lille
Le gérant : Emile GEST

droit ?

— Je ne sais pas. J'ai vu que ça remuait dans les roseaux. J'ai tiré les deux coups. Un homme devait y être caché.

— Courons vite !...

Une lanterne à la main, les deux hommes sortent et vont au bord de l'étang. En effet, au milieu des hautes herbes, une forme remue. Il n'y a plus de clameurs, mais des gémissements. En enfonçant dans l'eau jusqu'aux genoux, le chauffeur réussit à saisir le malheureux aux épaules. Il le tire doucement pour que Daniel puisse le prendre aussi et l'amener sur le sol plat à côté de la hutte.

Quand le grand corps est étendu, Delphine, qui a ramassé la lanterne sur la berge, baisse la lumière vers le visage du blessé. Elle pousse un cri terrible :

— Larius !

XXI

Sur les conseils du médecin de Saint-Omer, appelé en hâte auprès de lui, Larius a été transporté dans la première clinique de Lille, une intervention chirurgicale pouvant être, à tout instant déclarée indispensable.

Il repose dans un lit blanc, au milieu d'une grande chambre blanche, près d'une infirmière qui penche sur lui ses voiles blancs.

Il a reçu, dans la poitrine, une décharge de plomb. L'hémorragie abondante l'a profondément affaibli. Mais il est sain, robuste. Le chirurgien, qui l'a examiné ne considère pas qu'il faille déjà recourir aux moyens extrêmes. Avec le calme absolu et des soins minutieux, peut-être parviendra-t-on à éviter l'opération toujours dangereuse.

Daniel ne quitte guère le chevet du blessé. Son chauffeur, affolé, a voulu se suicider. Mais qui donc est responsable d'un pareil accident ? Il a fallu un désastreux enchaînement de circonstances pour que le jeune maraîcher commît la grave imprudence de se cacher dans les roseaux pour surveiller Delphine. Il n'y a pas de coupable dans un accident de chasse. Il n'y a que des victimes.

Or, dans la circonstance, on en compte plusieurs, depuis Larius qui, la poitrine ouverte, lutte contre la mort, jusqu'à Delphine qui a ressenti la blessure plus douloureusement que si elle l'avait reçue elle-même.

Par les soins de Daniel, le vieil Hilaire est pour ainsi dire installé auprès de son fils. Aux rares minutes où celui-ci sort de son assoupissement, il a son père pour le consoler. Mais s'aperçoit-il seulement de sa présence ? Les seuls mots qu'il murmure concernent Delphine

Evidemment, il est hanté par la discussion pénible de la clairière. Ce sont les derniers mots échangés qui s'agitent en sa pensée comme le battant d'une cloche répétant un éternel glas : « Je ne suis plus ta fiancée. Tu n'es plus mon fiancé. Va-t'en Adieu... Je ne suis plus ta fiancée. Tu n'es plus mon fiancé... »

Il considère ces mots comme le « De profundis » de son amour défunt.

Terrible « De profundis », hélas ! auquel n'est attaché aucun jour d'indulgence. Il ne s'arrête de le prononcer que pour être injuste dans ses reproches contre la jeune fille.

« Croyez-vous que ma présence puisse lui faire du bien ? » a écrit Delphine au vieil Hilaire.

Le vieil homme n'a pu que répondre :

« Le médecin recommande le calme le plus absolu. Je te remercie quand même. Je sais que tu es bonne et que si ça avait dépendu de toi, rien de tout ça ne serait arrivé Espérons, avec la grâce de Dieu, que le petit s'en tirera. Pour l'instant, il n'est pas bien fort !... »

Delphine, à qui Daniel envoie régulièrement le bulletin de santé quotidien, se rend chaque matin à la messe de sept heures dans l'église de Clairmarais. Elle prie pour que Larius soit sauvé.

Mais la fièvre ne tombe guère. Le malade n'est calme qu'aux heures de lourde insomnie. Encore ne sait-on pas quels fantômes le poursuivent dans son abattement.

« Etat stationnaire ! » déclare le médecin.

La situation du vieil Hilaire est pitoyable :

« Qu'est-ce que je fais ici ? » semble-t-il se demander à côté d'un fils qui se meurt en consacrant à une autre ses dernières pensées.

— Monsieur le docteur, prononce-t-il en joignant les mains, je vous en supplie, rendez-moi mon fieu. Que je l'emmène là-bas ! C'est chez nous seulement qu'il guérira !

— Attendez encore.

— Notre pays a, pour les siens, des consolations qu'il n'a pas pour les autres ! Du moment que Larius n'est pas mort sur le coup, c'est qu'il doit vivre. Alors rendez-le moi.

— Ce serait avec plaisir. Mais il n'est pas transportable.

— On l'a bien transporté pour venir.

— Il lui faut des soins que vous ne pourriez lui donner chez vous.

— On lui appliquerait de la joubarbe. C'est meilleur que toutes vos drogues

— De la joubarbe ?

— C'est bien ça ! Vous êtes grand médecin et vous ne savez même pas ce que c'est que de la joubarbe ! Qu'est-ce qu'on vous apprend donc à l'école ?

— Autre chose peut-être !

— La joubarbe est une plante qui pousse sur les vieux toits du Marais. Contre les brûlures et les blessures il n'y a pas de meilleur remède. Mon père s'en servait. Le père de mon père s'en servait, de même que le père du père de mon père ! Si on avait appliqué de la joubarbe à Larius, depuis belle lurette mon fieu gambaderait sur ses guiboles. Seulement, s'pas ? Il faut inventer du nouveau pour épater les ginses ! Ce qui était bon dans le temps, ça ne vaut plus que pour les chiens. Nom d'une pipette ! J'aurais dû m'entêter et exiger de la joubarbe...

Le cinquième jour, la fièvre est moins forte. Larius semble aller mieux.

Il est plus calme. Il interroge son père. Tout ce qui l'entoure l'intrigue. Où est-il ? dans quelle ville ? dans quelle chambre ? Qui est assez riche pour lui faire donner de tels soins ?

Le vieil Hilaire donnerait des explications aussi lentes que compliquées si l'infirmière n'intervenait :

— Notre blessé va mieux. Ne le fatiguez pas !...

— Pourquoi m'a-t-on amené ici ? Pourquoi ?...

Larius ne peut pas raisonner autrement que ne raisonnait son père. Il y a chez les maraîchers une force instinctive qui les attache à leur sol. Ils ne supportent pas plus de souffrir en dehors de leur pays que les arbres, qu'on a séparés de leurs racines, ne poussent dans un sol étranger.

— On aurait dû me laisser là-bas, parce que, là-bas, j'aurais guéri.

— Vous guérirez ici bien plus sûrement. Nous ne vous quittons pas murmure l'infirmière un peu maternelle. Dans un mois vous serez sur pieds...

— J'espère bien l'être plus tôt que ça !

— C'est un rude accident que le tien, mon fieu !

— Oui. Je n'accuse personne. J'ai été imprudent. Je n'aurais pas dû me glisser dans les roseaux. Mais, vous comprenez le père, je voulais savoir, je voulais...

— Savoir quoi ?

— Savoir si Delphine était dans la hutte ! C'est le Lillois qui m'a blessé, n'est-ce pas ?

— Non, c'est son chauffeur !

— Ah ! Tant mieux !

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce que... parce que...

— Reposez-vous, je vous en supplie. Vous vous faites mal, dit l'infirmière

— Parce que comme ça, Delphine doit être moins ennuyée...

Le lendemain, le mieux s'accentue. Le vieil Hilaire peut demander si on juge encore sa présence utile. Si son fils était hors de danger, il aimerait qu'on lui permît de retourner chez lui. Mais Daniel, qui, sans se montrer jamais à Larius, l'entoure de toutes les prévenances dit au vieillard :

— Restez encore un jour ou deux. Que la fièvre soit tombée tout à fait ! C'est à ce moment-là seulement que le docteur se prononcera...

Vers le soir, Larius, moins abattu, manifeste le désir de voir un prêtre

— Tu as raison, mon fieu, déclare son père. Ça n'est pas parce qu'elle a dressé son inventaire qu'un maison fait faillite. Au contraire !...

Mais quand, une heure plus tard, le jeune maraîcher se trouve devant un prêtre de Lille, il ne trouve rien à lui dire. Celui-ci est pourtant fort sympathique. Ses mains sont blanches, sa soutane est de belle coupe. Il parle sans doute trop bien. L'intelligence sur son visage domine peut-être trop la bonté. Larius lui serre la main et le remercie :

— Excusez-moi de vous avoir dérangé. Je désire voir M. le curé !...

Pour lui, il n'y a qu'un curé sur la terre, celui de Nieurlet. Celui-là, seul, connaît les limites de sa pensée, comme il sait les horizons de son petit pays.

Le prêtre de Lille insiste en parlant de la fraternité des hommes qui sont tous également les fils de Dieu sous l'œil bienveillant des pasteurs.

Larius répète :

(A suivre).